

Romain Descendre
Jean-Claude Zancarini

L'œuvre-vie
d'Antonio Gramsci



La Découverte

Romain Descendre
Jean-Claude Zancarini

L'œuvre-vie
d'Antonio Gramsci



La Découverte

Remerciements. Outre nos chers et chères collègues gramsciens fréquemment cités dans ces pages, nous tenons à remercier chaleureusement nos tout premiers lecteur et lectrices – Elisa, Claude et Michelle – ainsi que Stéphanie Chevrier et Élisabeth Lau.

Composé par Facompo à Lisieux
Conception graphique de la couverture : Valérie Gautier
Dépôt légal : avril 2023

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner à notre lettre d'information sur notre site

www.editionsladecouverte.fr

ISBN 978-2-348-04480-9

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, 2023
34, rue des Bourdonnais, 75001 Paris

Introduction

Accompagner Antonio Gramsci (1891-1937), depuis le moment où il quitte la Sardaigne pour Turin, en 1911, jusqu'à sa mort, c'est faire l'histoire d'un homme, mais aussi de toute une période, marquée par la Première Guerre mondiale et ses effets sur le monde, notamment la révolution soviétique d'octobre 1917 et la victoire du fascisme après la marche sur Rome d'octobre 1922. Pour reprendre une expression que Gramsci utilise à maintes reprises dans ses lettres (et qu'il empruntait à *Kim* de Rudyard Kipling), c'était « un monde grand et terrible ». Et « compliqué », comme il l'écrit à Giulia, son épouse, le 18 mai 1931.

C'est, en parallèle, faire l'histoire de l'élaboration d'une pensée au fil des textes et des articles militants qu'il écrit jusqu'à son arrestation en novembre 1926, puis de l'effort théorique qu'il fournit en prison, dans ses *Quaderni del carcere* (*Cahiers de prison*), pour donner du sens à ce monde et comprendre la défaite des ouvriers et des groupes subalternes italiens face au fascisme. Ses trente-trois cahiers, rédigés de février 1929 à juin 1935, ont une portée historique, politique et littéraire parmi les plus fécondes du xx^e siècle. Ce travail l'amène à renouveler le marxisme en forgeant des outils conceptuels à la fois philosophiques et politiques. Ce faisant, Gramsci construit une ligne théorique et pratique alternative à la ligne orthodoxe qui a cours en Union soviétique et dans l'Internationale communiste après la victoire de Staline au sein du parti russe, à partir de 1928.

Nous développons dans ce livre une approche historique et philologique, fondée sur les écrits, mais aussi sur la correspondance et les témoignages qui se sont accumulés au fil du temps. Nous entendons mettre en évidence le processus d'élaboration de la pensée gramscienne, avant et au cours de son emprisonnement, en lien avec les questions politiques que pose la situation mondiale après la Grande Guerre. Nous abordons les éléments de la vie de Gramsci et les événements qu'il croise en acteur et en commentateur : la révolution russe et ses évolutions, les positions de l'Internationale communiste, la prise de pouvoir par le fascisme en Italie, la situation européenne et mondiale...

Cette démarche historique est nécessaire pour comprendre le sens profond des écrits de Gramsci et de sa lecture originale du marxisme. Une lecture précise des textes et la mise en évidence de leurs enjeux politiques en lien avec les conjonctures sont donc au centre de notre travail. Cette façon de faire qui mène de front philologie et histoire, lectures philosophiques et politiques, nous l'avons déjà appliquée à d'autres penseurs politiques de la tradition italienne (Machiavel et Giovanni Botero). Soulignons d'emblée qu'elle est en harmonie avec la façon dont Gramsci lui-même définit sa méthode au moment où il rédige, dans le cahier 4, la note 1 de la première série de ses *Notes de philosophie*, en mai 1930. Évoquant Marx, il explique la démarche qu'il entend suivre pour « étudier une conception du monde qui n'a jamais été exposée systématiquement par l'auteur-penseur ». Il précise à nouveau cette analyse deux ans plus tard, en juin-juillet 1932, dans une note du cahier 16 qu'il intitule « Questions de méthode ». Nous la citons largement ici, car elle présente une véritable déontologie de la recherche intellectuelle, ainsi qu'un programme de travail, et peut servir à comprendre dans quel état d'esprit nous avons abordé la rédaction de cette vie de pensée et d'action :

Si l'on veut étudier la naissance d'une conception du monde qui n'a jamais été exposée systématiquement par son fondateur (et dont la cohérence essentielle est à rechercher non dans chacun des écrits ou dans une série d'écrits, mais dans le développement entier du travail intellectuel varié dans lequel les éléments de la conception sont implicites), il faut, au préalable, faire un travail philologique minutieux et mené dans un souci d'exactitude, d'honnêteté scientifique, de loyauté intellectuelle, sans aucun préjugé, *a priori* ou parti pris. Il faut, avant tout, reconstituer le processus de développement intellectuel du penseur considéré,

pour identifier les éléments devenus stables et « permanents », c'est-à-dire ceux qui ont été assumés comme pensée propre, une pensée différente du « matériel » précédemment étudié et surpassant ce matériel qui a servi de stimulant ; seuls ces éléments sont des moments essentiels du processus de développement.

[...] Étant donné ces prémisses, le travail doit suivre ces lignes :

1. La reconstitution de la biographie, en ce qui concerne non seulement l'activité pratique, mais surtout l'activité intellectuelle ;
2. L'inventaire de toutes les œuvres, même les plus négligeables, dans l'ordre chronologique, divisé selon des motifs intrinsèques : de formation intellectuelle, de maturité, de possession et d'application de la nouvelle façon de penser et de concevoir la vie et le monde. La recherche du leitmotiv, du rythme de la pensée en développement doit être plus importante que telle ou telle affirmation occasionnelle et que les aphorismes isolés.

Sans avoir l'immodestie de penser que nous avons parfaitement réalisé ce programme ambitieux, c'est bien ce que nous avons en tête en écrivant ce livre : effectuer un travail philologique minutieux et honnête, attaché à la lettre des textes et à leur contextualisation pour reconstituer une biographie qui porte à la fois sur l'activité pratique et sur l'activité intellectuelle, en essayant de rechercher les leitmotivs qui parcourent les écrits et de restituer le « rythme de la pensée en développement ».

Nous appliquons cette méthode aux trois séquences qui scandent ce livre : les années de formation, depuis l'arrivée de Gramsci à Turin en 1911 jusqu'à la fin de la guerre ; son activité de militant révolutionnaire, à partir du moment où il fonde avec quelques amis, le 1^{er} mai 1919, la revue *L'Ordine nuovo* (« L'Ordre nouveau »), jusqu'à son arrestation le 8 novembre 1926 ; la période où il est incarcéré, pendant laquelle, de 1929 à 1935, il rédige ses *Cahiers de prison*. Il nous a semblé nécessaire, pour comprendre pleinement une pensée qui affirme la fusion de la théorie et de la pratique, de reconstituer avec empathie (et avec une précision philologique) les rapports que Gramsci entretient avec les événements bouleversants qui se déroulent, les « hommes réels » qu'il rencontre et avec qui il discute et souvent milite, les pensées philosophiques qu'il étudie, assimile et critique. Cette démarche nous paraît d'autant plus importante qu'au moment où s'achève prématurément sa vie, son œuvre, elle, n'est pas achevée : on possède plusieurs milliers d'articles de journaux et de lettres, et les *Cahiers de prison*, qui ne sont ni un livre ni même une série de livres,

mais un recueil de centaines de notes éparses – parfois succinctes, parfois très élaborées –, qui constituent des fragments de réponse à des questionnements récurrents. C'est pourquoi nous nous attachons à rendre compte de l'ensemble du parcours, susceptible de donner sens à sa production théorique.

La partie intitulée « *Les années de formation* » permet de voir comment un jeune étudiant sarde, marqué par les philosophies idéalistes de Benedetto Croce et de Giovanni Gentile, devient un militant socialiste. Son intérêt pour l'étude de la linguistique qui naît alors ne se démentira jamais, jusqu'à la rédaction du tout dernier cahier : les *Notes pour une introduction à l'étude de la grammaire* en font foi (cahier 29). Après des débuts brillants à l'université de Turin, ses études sont freinées par sa santé fragile, mais aussi par son engagement politique.

Depuis l'automne 1913, Gramsci est inscrit à la section socialiste de Turin. La même année débute sa collaboration très régulière à deux journaux : *Avanti!* (« En avant ! »), le quotidien du Parti socialiste italien (PSI), et *Il Grido del popolo* (« Le Cri du peuple »), l'hebdomadaire turinois. Après les émeutes populaires pour le pain et la paix d'août 1917, Gramsci prend la direction du *Grido del popolo*. C'est un socialiste radical, proche d'un groupe d'étudiants, avec lequel il fonde, en 1919, *L'Ordine nuovo*. Il est très influencé par les écrits des « hégéliens » Benedetto Croce et Giovanni Gentile. Le processus révolutionnaire en Russie l'amène à lire Marx et à s'intéresser aux bolcheviks.

La partie qui présente « *le militant révolutionnaire* » s'étend de 1919 à 1926. Elle commence par l'expérience fondatrice de *L'Ordine nuovo*, « revue hebdomadaire de culture socialiste » lancée le 1^{er} mai 1919 à Turin, en pleine période d'agitation et de mobilisation ouvrières pendant ce que l'on a nommé les deux années rouges (*il biennio rosso*). On suit sa participation à la création du Parti communiste d'Italie (PCd'I), ses séjours comme représentant du parti italien à l'Internationale communiste à Moscou (où il fait la connaissance de sa future épouse, Giulia Schucht) puis à Vienne. Après avoir été élu député en avril 1924, Gramsci revient en Italie ; devenu secrétaire général du PCd'I, il rédige avec Palmiro Togliatti les « thèses de Lyon » pour le congrès de 1926. Un texte important – *Notes sur le problème méridional...* – sera au départ de sa réflexion ultérieure dans les *Cahiers de prison*. On y trouve en germe l'hypothèse de l'hégémonie du prolétariat, qui signifie l'alliance du prolétariat du Nord

avec les paysans du Sud, dans laquelle les intellectuels doivent jouer un rôle. Gramsci est arrêté le 8 novembre 1926, au moment où le régime fasciste, après avoir surmonté la crise provoquée par l'assassinat du député socialiste Giacomo Matteotti en juin 1924, assume une dictature ouverte en interdisant les partis d'opposition.

La troisième partie, « *Le prisonnier* », concerne la période carcérale, de 1926 à sa mort le 27 avril 1937. Après une brève période de *confino* (résidence surveillée) sur l'île d'Ustica, il est transféré à Milan, où se déroule le procès des dirigeants communistes. Gramsci est condamné à vingt ans de prison. Il est emprisonné dans le pénitencier de Turi, dans les Pouilles, à compter du 19 juillet 1928. Nous évoquons alors les liens de Gramsci avec sa famille, ses combats pour obtenir la liberté conditionnelle, ses rapports complexes avec son parti et la rédaction des *Cahiers de prison* jusqu'en juin 1935, date à laquelle son état de santé l'oblige à interrompre l'écriture. Nous menons donc de pair la lecture des lettres de prison, les témoignages ultérieurs d'autres détenus communistes et une approche diachronique des *Cahiers*. Lettres et témoignages dessinent un rapport difficile, sinon conflictuel avec les autres détenus communistes de Turi et un désaccord fondamental avec le « tournant » stalinien du communisme russe et international. En effectuant un retour à Marx et en nourrissant une double polémique contre les philosophies idéalistes (Croce) et contre les déviations dogmatiques du marxisme, Gramsci élabore une ligne alternative, philosophique et politique (l'une n'allant pas sans l'autre) pour penser l'état du monde et repenser le communisme.

Gramsci écrit, au fil du temps, des textes dont les statuts sont bien différents : d'abord, des articles de journaux, très souvent engagés et anonymes ; ensuite, des textes militants, analytiques et programmatiques, propres au dirigeant politique qu'il est désormais, ainsi que des lettres réservées à des membres du groupe communiste italien ou de l'Internationale ; enfin, une fois en prison, deux types de textes (dont les premiers lecteurs, il le sait, sont les responsables fascistes de son incarcération) : des lettres, que sa belle-sœur, Tatiana Schucht, retransmet ensuite secrètement aux chefs du parti en exil ; des traductions et des notes de lecture, de réflexion et de recherche couchées sur des cahiers d'écolier. C'est la lecture diachronique de la totalité de ce corpus qui est à la base de ce livre, ainsi que celle des écrits et témoignages d'un grand nombre de ses contemporains. Nous n'avons pas établi de hiérarchies conduisant à privilégier certains textes plutôt que d'autres, mais choisi de les éclairer mutuellement.

Cette diversité des pratiques et des écrits de Gramsci nous a conduits à diversifier notre propre écriture : certains chapitres sont plus narratifs et biographiques, d'autres plus théoriques et analytiques, même si tous visent à restituer dans l'intégrité de son développement une pensée politique inséparable d'un agir dans le monde, autrement dit l'œuvre-vie d'Antonio Gramsci. Non pas qu'il faille rétrospectivement attribuer au dirigeant communiste l'intentionnalité et la systématisme d'une « œuvre », mais parce que sa vie, son action et sa pensée l'ont conduit à produire un corpus de textes ayant une double caractéristique rare : il conserve aujourd'hui encore une grande pertinence théorique et politique, en même temps qu'il hisse son auteur au rang des plus grands « classiques » européens. Œuvre-vie, donc, parce qu'en l'occurrence les deux éléments qui la composent sont indissociables et que l'un et l'autre ne prennent sens que replacés dans « le monde grand et terrible », creuset d'une pensée qui cherche d'abord à le transformer.

Cet ouvrage doit beaucoup au renouveau des études sur Gramsci, et en particulier aux travaux liés à l'*Edizione nazionale degli scritti d'Antonio Gramsci* (« Édition nationale des écrits d'Antonio Gramsci ») à l'Istituto della Enciclopedia italiana-Treccani, à l'initiative de la Fondation Gramsci.

L'édition, encore en cours, comporte quatre sections : *Scritti* (« Écrits ») (1910-1926), *Quaderni del carcere* (« Cahiers de prison »), *Epistolario* (« Correspondance ») et *Documenti* « Documents ». Nous avons pu rédiger la présente biographie politique et intellectuelle grâce aux volumes déjà publiés, aux travaux préparatoires qui nous ont été généreusement fournis et aux rencontres auxquelles nous avons pu participer.

La lecture des *Cahiers de prison* est un des points forts de ce renouveau des études. La façon dont les cahiers ont été publiés a toujours joué un rôle déterminant dans la façon dont Gramsci a été lu et compris. La nouvelle édition en cours, sous la direction de Gianni Francioni, est la troisième. La première parut en six volumes thématiques, entre 1948 et 1951, sous la direction de Felice Platone et Palmiro Togliatti, le principal dirigeant du Parti communiste italien (PCI) d'après-guerre, qui supervisa le travail. Cette édition excluait les cahiers de traduction et les premières rédactions des notes. L'intention des éditeurs était de permettre un accès rapide à ce qu'ils estimaient être la pensée de Gramsci, et de lui assurer une large diffusion. En rompant l'unité des cahiers, cette édition empêchait

cependant de reconstituer la chronologie de l'écriture et, par conséquence, de mettre en évidence les liens entre le processus de rédaction, les données historiques et les débats politiques qui lui donnent sens.

La parution, en 1975, des quatre volumes de l'édition critique dirigée par Valentino Gerratana, également chez Einaudi, marqua une deuxième étape importante dans la connaissance des *Cahiers*. Cette édition, continuellement réimprimée, présente 29 des 33 cahiers (et laisse donc de côté les quatre cahiers de traduction), en les classant par ordre chronologique du début de rédaction. Gerratana reproduit toutes les notes, y compris celles qui ont été barrées par Gramsci lorsqu'il les a reprises, et souvent modifiées, plus tard, dans d'autres cahiers. Un important appareil critique – occupant tout le quatrième volume – porte en particulier sur le repérage des sources, l'élucidation des références historiques, la bibliographie des textes cités par Gramsci, etc. Cette édition joue pendant près de quarante ans un rôle décisif pour une compréhension plus précise de la pensée de Gramsci. Elle commence à être traduite en français chez Gallimard dès 1978, sous la direction de Robert Paris, mais il faut attendre les années 1990 pour qu'elle le soit en anglais. Pendant plus d'un demi-siècle, dans la plupart des pays du monde (notamment anglophones), la connaissance de Gramsci est très souvent passée par la traduction des volumes thématiques de l'édition Togliatti-Platone ou par des anthologies tirées de ces volumes, ce qui produit parfois des interprétations approximatives ou erronées.

La nouvelle édition critique des *Cahiers de prison* en cours s'appuie sur un énorme travail philologique, dont l'initiative revient à Gianni Francioni. Ce travail a commencé aux lendemains de la parution de l'édition critique de Gerratana. Francioni estime que l'on peut dater plus précisément l'écriture des différentes notes des *Cahiers* ; il essaie donc de déterminer la façon dont Gramsci travaillait (dont il était *contraint* de travailler) en prison et en tire des conclusions, d'abord dans son livre pionnier de 1984, *L'Officina gramsciana* (« L'Atelier gramscien »), puis dans une série de contributions qui vont aboutir, d'une part, à des propositions pour une nouvelle édition critique (dont ont déjà été publiés les cahiers de traduction, en 2007, et le premier volume des cahiers *miscellanei* [« de mélanges », c'est-à-dire les cahiers non monographiques], en 2017) et, d'autre part, à une reproduction en fac-similé des *Quaderni*, publiée en 2009 par Francioni, qui présente chaque cahier et donne les éléments nécessaires pour les dater. Ce travail philologique, devenu collectif au fil du temps, en particulier

avec la collaboration de Giuseppe Cospito et de Fabio Frosini, permet de lire chronologiquement les *Cahiers* et de comprendre comment s'est élaborée la pensée de Gramsci au cours du processus d'écriture.

Les deux premiers volumes de la correspondance sont parus ; outre les lettres de Gramsci, ils contiennent celles qui lui sont adressées. Un grand pas avait été fait dans ce sens avec la publication chez Einaudi, en 1997, de la correspondance entre Gramsci et sa belle-sœur, par Aldo Natoli et Chiara Daniele. Une nouvelle édition des *Lettere dal carcere* (« Lettres de prison »), riche d'un appareil critique de très grande qualité, est parue en 2020 sous la direction de Francesco Giasi. L'accès à ces lettres et à de nombreux documents retrouvés permet de suivre de près l'évolution de la pensée de Gramsci, et notamment de mettre en évidence ce que l'on peut nommer ses combats théoriques et politiques contre les évolutions régressives auxquelles on assiste, sous Staline, en URSS et au sein de l'Internationale communiste.

Nous tenons aussi le plus grand compte des études historiques qui s'appuient sur cette nouvelle documentation et qui permettent désormais de tracer le portrait humain et intellectuel d'un « nouveau Gramsci ». Les travaux de Giuseppe Vacca, Angelo Rossi, Leonardo Rapone et Silvio Pons sont parmi ceux que nous avons le plus utilisés, mais ce ne sont pas les seuls et nous ne manquons pas de préciser, au fil du texte, à qui nous devons telle ou telle information ou analyse. Dernière nouveauté des études récentes sur Gramsci, le travail sur la langue et le lexique mené par l'International Gramsci Society-Italia a donné lieu à la publication d'un volume sur les mots de Gramsci et d'un dictionnaire gramscien¹.

Depuis 2012, au cours d'un séminaire sur les *Cahiers de prison* donné à l'École normale supérieure de Lyon, nous déployons une lecture précise, jamais détachée de la conjoncture historique qui les a fait naître. Nous lisons ces écrits sans les « solliciter », « c'est-à-dire sans [leur] faire dire, par amour de [nos] propres thèses, plus que ce qu'ils disent réellement² » et en les reliant aux questions politiques que

1. Fabio FROSINI et Guido LIGUORI (dir.), *Le Parole di Gramsci. Per un lessico dei Quaderni del carcere*, Carocci, Rome, 2004 ; Guido LIGUORI et Pasquale VOZA (dir.), *Dizionario gramsciano. 1926-1937*, Carocci, Rome, 2009.

2. Antonio GRAMSCI, *Quaderni del carcere* ([QC] édité par Valentino Gerratana), édition critique de l'Istituto Gramsci, Einaudi, Turin, 1975 (4 vols), vol. 2, cahier 6, § 198, p. 838. Sur la façon dont nous citons les textes, voir « Présentation et abréviations », p. 537.

se posait Gramsci au moment où il écrivait. Ce livre est l'aboutissement de ce travail : nous présentons un autre Gramsci que celui que l'on désigne hâtivement comme « l'inventeur de l'hégémonie culturelle » et dont on ne cite que quelques formules tirées de leur contexte d'énonciation... Car Gramsci est abondamment utilisé. D'abord par son propre parti qui en a fait, pendant la Guerre froide, un communiste orthodoxe dont les travaux s'inséraient harmonieusement dans la tradition philosophique et historique italienne, avant d'en faire une sorte de précurseur de l'eurocommunisme. Mais aussi, en Italie comme en France (d'Alain de Benoist à Marion Maréchal-Le Pen, en passant par Nicolas Sarkozy), par des adversaires déclarés des aspirations d'un homme qui a toujours lutté pour l'émancipation des subalternes, pensé le national en lien avec une conception internationaliste et désiré un communisme synonyme d'égalité et de démocratie.

Contre les mythes, contre les simplifications, voire les falsifications, nous avons donc écrit cette *Ceuvre-vie d'Antonio Gramsci*, qui a pour spécificité de rendre compte à la fois des événements personnels et familiaux, de l'activité pratique et militante et de l'élaboration intellectuelle et théorique de ce penseur.

Première partie

**Formation d'un intellectuel socialiste
(Turin, 1911-1919)**

Antonio Gramsci naît le 22 janvier 1891 à Ales, un village de Sardaigne. C'est le quatrième d'une famille de sept enfants. Son père, Francesco, exerce un emploi de petit fonctionnaire : contrôleur de l'Ufficio del registro, il s'occupe de la collecte des impôts indirects, à Ales puis à Sorgono. Nino connaît pourtant la misère pendant son enfance, car son père, accusé de malversation dans le cadre de son travail, est emprisonné pendant plusieurs années à partir de 1898. Son épouse, Giuseppina Macias, déménage alors avec ses enfants pour aller vivre à Ghilarza, une petite ville du centre de l'île, où la famille vit chichement de son travail de couturière et de la solidarité des proches.

Nino est par ailleurs atteint d'une maladie de la croissance : bossu, petit – adulte, il mesurera 1,51 mètre –, il a du mal à avoir une activité physique ordinaire. Ce n'est que beaucoup plus tard, en 1933, alors qu'il est en prison, qu'on lui diagnostiquera une tuberculose de la colonne vertébrale, le mal de Pott. À l'âge de douze ans, après avoir obtenu brillamment son certificat d'études élémentaires, il doit interrompre sa scolarité pendant deux ans pour aider son frère aîné Gennaro au service du cadastre. En 1905, ses parents parviennent à l'envoyer au collège. Admis au lycée de Cagliari en 1908, il vit avec son frère Gennaro, membre de la commission exécutive de la section socialiste ; lui-même est favorable aux idées socialistes et régionalistes sardes. Il s'illustre aussi bien dans les matières scientifiques que littéraires – son professeur de physique-chimie le surnomme avec humour

le « physicien helléniste »¹. Il lit beaucoup et est notamment abonné à plusieurs revues littéraires et politiques italiennes parmi les plus importantes de l'époque (*Il Marzocco*, *Le Cronache letterarie*, *La Voce*). À la fin de ses années de lycée, à l'été 1911, il s'inscrit à un concours du Collège royal Carlo Alberto de Turin réservé aux étudiants pauvres de l'ancien royaume de Sardaigne. Les lauréats se voient offrir une bourse pour étudier à l'université de Turin².

C'est ainsi qu'en septembre 1911, à l'âge de vingt ans, il quitte sa Sardaigne natale pour s'installer dans la capitale piémontaise. Il y passe et réussit le concours en octobre – tout comme Palmiro Togliatti –, et s'inscrit en novembre à la faculté des lettres, en « philologie moderne ». Après des débuts brillants, ses études sont assez rapidement freinées par une santé extrêmement fragile, et à partir de l'été 1915 il ne se présente plus aux examens.

Depuis l'automne 1913, il est inscrit à la section socialiste de Turin. En raison de sa faible constitution physique, il n'est pas appelé sous les drapeaux lorsque l'Italie entre en guerre, en 1915. Dès la fin de la même année, il commence à collaborer très régulièrement à deux journaux socialistes : *Il Grido del popolo* et *Avanti !*, dont il devient l'un des rédacteurs de la page turinoise et un journaliste militant prolifique. Socialiste de tendance « révolutionnaire » (ou « intransigeante »), pacifiste opposé aux « interventionnistes » (qui ont milité pour l'entrée de l'Italie dans le conflit mondial), il est aussi responsable de la chronique culturelle et de rubriques commentant quotidiennement la vie turinoise.

Il donne des conférences dans les cercles politiques et organise la vie politico-culturelle locale visant à assurer la formation des militants, jeunes et prolétaires de Turin. Après les émeutes ouvrières de la fin du mois d'août 1917 – une révolte populaire contre les mesures disciplinaires imposées au nom de la guerre, provoquée par une disette prolongée³ –, les principaux chefs socialistes locaux sont arrêtés. Gramsci devient dès lors l'un des principaux dirigeants de la section socialiste de la ville et prend la direction du *Grido del popolo*. Une

1. Lettre à Tatiana Schucht du 9 avril 1928, *Lettere dal carcere* ([LC] édité par Francesco Giasi), Einaudi, coll. « I Millenni », Turin, 2020, p. 242.

2. Sur la jeunesse de Gramsci en Sardaigne, voir Giuseppe FIORI, *La Vie de Antonio Gramsci* (trad. de l'italien par Claude Ciccione), Fayard, Paris, 1970 [Laterza, Bari/Rome, 1966] ; voir aussi Angelo D'ORSI, *Gramsci. Una nuova biografia*, Fertrinelli, Milan, 2017.

3. Sur ces événements, voir Paolo SPRIANO, *Storia di Torino operaia e socialista. Da De Amicis a Gramsci*, Einaudi, Turin, 1972, p. 416-453.

fois la guerre terminée, une situation politique et sociale toujours plus révolutionnaire dans Turin « la rouge » le conduit, avec trois de ses camarades de la première heure – Angelo Tasca, Umberto Terracini et Palmiro Togliatti –, à créer une nouvelle revue au printemps 1919 : *L'Ordine nuovo*.

Durant toute cette période, Gramsci écrit plus d'un millier d'articles, de toute nature. Il s'agit d'une écriture au jour le jour, d'abord ancrée dans la vie de la capitale piémontaise autant que dans celle du pays, puis étroitement liée au déroulement de la guerre. Des textes qui évoquent souvent des figures locales ou nationales contre lesquelles le jeune socialiste conduit des polémiques animées de sa veine caustique et de son intelligence vive. Nourrie d'une culture hors du commun, sa plume frappe souvent durement.

On distingue différentes étapes dans ces années de formation, indissociablement intellectuelles, politiques et professionnelles, au cours desquelles Gramsci observe et analyse petits et grands événements. Ces textes, produits selon un rythme journalistique, ne répondent pas encore à un projet d'ensemble ; ils se répartissent en plusieurs périodes, correspondant à divers sujets de réflexion qui, pour certains, se succèdent et, pour d'autres, s'enchevêtrent : la formation à l'université jusqu'en 1915 environ ; la guerre dès 1914 et jusqu'à la conférence de la Paix (Paris, 1919) ; le socialisme et la philosophie, surtout après 1916 ; enfin, la révolution russe, moment spécifique qui produit une évolution majeure dans l'engagement et la pensée politique de Gramsci.

Du reste, au terme de cette période, lui-même en souligne le caractère extraordinaire, le temps s'étant comme arrêté et accéléré tout à la fois : « Cinq ans ont passé qui paraissent être cinq millénaires et tout paraît s'être enfoncé dans l'obscurité de la préhistoire », écrit-il en avril 1919¹. C'est dire qu'il s'agit pour lui, comme pour l'Italie et le monde, d'années cruciales : entre l'avant- et l'après-guerre, tout a changé. Aux effets de la guerre elle-même s'ajoutent chez lui ceux d'une intense formation intellectuelle qui ne se limite pas aux études universitaires – Gramsci se montre un lecteur et un travailleur

1. « Profumi di rose », *Avanti !*, 10 avril 1919, cité dans Antonio GRAMSCI, *Il Nostro Marx. 1918-1919* ([NM] édité par Sergio Caprioglio), Einaudi, Turin, 1984, p. 588-589. Le titre du livre le plus complet sur cette période reprend une image de cet article : Leonardo RAPONE, *Cinque anni che paiono secoli. Antonio Gramsci dal socialismo al comunismo*, Carocci, Rome, 2011.

omnivore et insatiable –, ceux d'une activité politique particulièrement agitée en des temps qui deviennent vite révolutionnaires et ceux d'une pratique très intense de la chronique journalistique.

C'est pourquoi, dans cette première partie, nous associons à l'approche diachronique des textes, prenant en compte les circonstances politiques, les controverses ou les rencontres du tout premier Gramsci, une approche thématique qui peut parfois nous conduire à nous écarter de la chronologie la plus stricte. Partant de ce qu'il doit à Turin et aux études qu'il y mène, nous resituons ensuite les positions que la guerre le conduit à prendre (en matière politique, économique et sociale surtout) ; puis nous abordons la spécificité d'une conception de l'émancipation par le socialisme, qui se définit notamment par ses liens avec la culture, la morale et la religion, mais aussi par un ancrage philosophique inspiré du « néo-idéalisme italien » des « hégéliens » Benedetto Croce et Giovanni Gentile ; enfin, cette première partie s'achève par sa lecture conjointe de la révolution russe et de Marx durant les dernières années de la guerre.

Chapitre 1

Gramsci à Turin

Pour le jeune boursier sarde, la découverte, en 1911, de Turin, ville du prolétariat et du capitalisme industriel, ville d'université et de culture, revêt une importance fondamentale. Ces deux dimensions ont un impact extrêmement fort sur celui qui est alors, selon les mots qu'il emploie rétrospectivement, « un “triple ou quadruple provincial” comme certes l'était un jeune Sarde du début du siècle¹ ».

Une capitale ouvrière et universitaire

Dans les rares textes de jeunesse où sa ville d'adoption apparaît comme un objet de réflexion à part entière, Turin est avant tout présentée comme l'espace dans lequel se déploie, plus que partout ailleurs, la lutte des classes. Il l'affirme dès 1916, la première année qu'il consacre pleinement à son activité de journaliste socialiste : Turin est presque un État en soi, dans la mesure où s'y affrontent « toutes les forces antithétiques » caractéristiques d'un « organisme étatique » moderne². Avant même que Gramsci ne revendique l'héritage de Marx, son

1. Antonio GRAMSCI, *Quaderni del carcere* ([QC] édité par Valentino Gerratana), édition critique de l'Istituto Gramsci, Einaudi, Turin, 1975 (4 vols), vol. 3, cahier 15, § 19, p. 1776.

2. « Noi e Torino. Preludio », *Avanti !*, 17 mai 1916, cité dans Antonio GRAMSCI, *Scritti (1910-1926)*, vol. 1 : 1910-1916 ([S 1] édité par Giuseppe Guida et Maria Luisa Righi), Istituto della Enciclopedia Italiana, Rome, 2019, p. 372-373.

premier marxisme se caractérise par la conviction que l'histoire est mue par la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie, une lutte qu'il faut favoriser en rejetant tous « ces petits coussins commodes qui, dans les luttes sociales, atténuent les heurts trop violents¹ ».

Il se montre ainsi très proche du penseur socialiste le plus lu dans l'Italie du début du xx^e siècle, Georges Sorel, qui, dans ses *Réflexions sur la violence*, souligne à quel point « la scission des classes » constitue « la base de tout le socialisme » et théorise la nécessité impérieuse pour le prolétariat de « maintenir une idéologie de la scission »². Cette « lutte des classes intégrale, consciente, qui caractérise l'histoire actuelle », différencie Turin de la majeure partie du reste de l'Italie, avec une conséquence politique : il s'agit de « la seule grande ville qui n'ait que des députés socialistes d'une part et des députés conservateurs d'autre part, sans l'intrusion habituelle des éléments démocrates³ ». S'exprime ici la position socialiste spécifique de Gramsci, celle des « intransigeants », opposés aux « démocrates » en tout genre, qu'il s'agisse de « libéraux », de « républicains » ou de socialistes « réformistes » qui tous se rejoignent autour d'une option politique consistant à amoindrir la lutte entre les groupes sociaux pour mieux perpétuer l'équilibre instable en vigueur. L'articulation entre la modernité de Turin, la lutte des classes et l'intransigeance socialiste est réaffirmée à l'identique deux ans plus tard, comme renforcée par trois années de guerre :

Turin est une ville moderne. L'activité capitaliste y palpite dans le fracas énorme d'usines cyclopéennes qui concentrent sur quelques milliers de mètres carrés des dizaines et des dizaines de milliers de prolétaires. Turin a plus d'un demi-million d'habitants ; l'humanité y est divisée en deux classes, aux caractères bien tranchés, comme il n'en existe pas ailleurs en Italie. Nous n'avons pas, pour nous entraver, de démocrates ou de réformistes à la petite semaine. Nous avons une bourgeoisie capitaliste audacieuse, sans

1. S 1, p. 372.

2. Georges SOREL, *Réflexions sur la violence*, M. Rivière et C^{ie}, Paris, 1972 [1908], chap. VI : « La moralité de la violence », p. 232 et p. 235. En réalité, l'expression « esprit de scission », que Gramsci associe à juste titre à Sorel dans les *Cahiers de prison* (Q 25, § 5, QC, p. 2288 ; voir aussi l'importante note Q 3, § 50 [§ 49], dans Antonio GRAMSCI, *Quaderni del carcere* [édition critique sous la dir. de Gianni Francioni], vol. 2 : *Quaderni miscellanei* [1929-1935], tome 1 [QM 1] [dir. par Giuseppe Cospito, Gianni Francioni et Fabio Frosini], Istituto della Enciclopedia italiana, Rome, 2017, p. 490-491), n'est pas de Sorel mais de Gramsci lui-même, qui traduit ce que le Français nomme « idéologie de la scission ».

3. S 1, p. 373.

scrupules, nous avons des organisations puissantes, nous avons un mouvement socialiste complexe, divers, riche en impulsions et en besoins intellectuels. [...] Ici la lutte des classes vit dans toute sa rude grandeur, ce n'est pas une fiction rhétorique¹.

Cette ville est « Turin la prolétaire », parce que les prolétaires veulent y gouverner : de là proviennent sa « force » et « l'importance de sa fonction dans la vie italienne »².

Cette image n'apparaît avec une telle force que lorsqu'il écrit déjà très régulièrement – et milite, tant l'écriture journalistique et la politique active se mêlent étroitement chez lui. Ces témoignages font de Turin la cité de l'affrontement du prolétariat et du capitalisme presque cinq et sept ans après son arrivée, une fois que Gramsci a, dans les faits, abandonné ses études au profit du journalisme et de la politique. Or cette ville contribue dès 1911 à façonner le profil d'un jeune intellectuel très au fait de la culture contemporaine italienne et européenne la plus récente. En Sardaigne déjà, il recevait de nombreux livres et était abonné aux revues d'avant-garde – un grand nombre d'entre elles n'ont été retrouvées que récemment³ – dans lesquelles s'exprimaient les groupes littéraires, philosophiques, artistiques et politiques qui avaient expressément pour but de « déprovincialiser » la culture italienne. Ces revues, au premier rang desquelles *La Voce* (« La voix ») de Giuseppe Prezzolini et Giovanni Papini ou *La Critica* de Croce, marquent profondément Gramsci. Elles l'inspireront tout au long de sa vie : aussi bien lorsqu'il créera des revues ou des journaux que lorsqu'en prison il réfléchira précisément au rôle que jouent les périodiques dans l'organisation de la culture et aux outils intellectuels de la construction d'une hégémonie politique.

L'université de Turin est l'une des meilleures d'Italie, à en croire plusieurs grands noms de l'époque⁴. La qualité de ce milieu académique tient non seulement aux enseignements, mais aussi à la présence de nombreuses maisons d'édition et revues scientifiques, de cercles intellectuels et d'académies savantes. Cette université se caractérise

1. « Cultura e lotta di classe », *Il Grido del popolo*, 25 mai 1918, NM, p. 48-51.

2. « Torino, città di provincia », *Avanti !*, 17 août 1918, NM, p. 254.

3. *Gramsci. I Quaderni del carcere e le riviste ritrovate. Catalogo della mostra Cesena Biblioteca Malatestiana* (édité par Gianni Francioni, Francesco Giasi et Luca Paulesu), MetaMorfosi, Rome, 2019.

4. Notamment l'antiquisant Gaetano De Sanctis ou le politiste Robert Michels. Voir Angelo D'ORSI, « Lo studente che non divenne "Dottore". Gramsci all'Università di Torino », *Studi Storici*, 40^e année, n° 1, janvier-mars 1999, p. 39-75.

aussi par le grand nombre de professeurs de sensibilité socialiste. Ce fut le cas du poète et historien de la littérature Arturo Graf, dont l'influence sur le corps professoral turinois reste alors considérable. Certains de ces enseignants socialistes jouent un rôle important dans la formation de Gramsci, tel Umberto Cosmo, grand connaisseur de Dante, qui l'oriente notamment vers Machiavel et avec lequel il continuera à échanger, y compris depuis la prison, ou Zino Zini, qui collaborera activement à *L'Ordine nuovo*.

D'autres se distinguent à l'inverse par leurs prises de position nationalistes, interventionnistes et militaristes, tel Vittorio Cian, professeur de littérature italienne, qui deviendra l'un des plus importants représentants du fascisme universitaire et essuie les imprécations de Gramsci. Mais on y trouve aussi l'un des économistes italiens les plus en vue dans la première moitié du xx^e siècle italien, Luigi Einaudi, dont Gramsci suit les cours. Ou encore un important historien du droit, Francesco Ruffini, recteur de l'université puis ministre de l'Instruction publique en 1916-1917 ; en 1913, l'étudiant sarde suit avec la plus grande attention ses cours sur les relations entre l'Église et l'État¹ (un sujet sur lequel Gramsci méditera abondamment à la suite du Concordat de 1929). Il suit aussi les cours de philosophie de Valentino Annibale Pastore, un épistémologue ouvert à la pluralité des philosophies européennes, sur la question de la causalité historique. Dans ce cadre, il est confronté aux textes de Marx et à leur lecture par Giovanni Gentile et Rodolfo Mondolfo, ou encore à la philosophie des « idées-forces » du Français Alfred Fouillée, dont l'importance apparaît notamment en février 1917 dans *La Città futura*, revue de la jeunesse socialiste dont le numéro unique est entièrement rédigé par Gramsci².

Dans les matières littéraires, philosophiques et linguistiques, ce que l'on appelle la « méthode historique » est fortement représentée. Il s'agit de porter davantage attention à la dimension philologique et historique des textes plutôt qu'à leurs aspects stylistiques et esthétiques. La philologie est avant tout pour lui une école de rigueur et de méthode, une éthique scientifique, une discipline intellectuelle

1. Palmiro TOGLIATTI, « Pensatore e uomo d'azione » (1949), in *idem, La Politica nel pensiero e nell'azione. Scritti e discorsi 1917-1964* (édité par Michele Ciliberto e Giuseppe Vacca), Bompiani, Rome, 2014, p. 1054.

2. Sur le rôle de Pastore, voir Luca BASILE, « “Caro maestro”, “eccezionale studente” : sul rapporto di A. Gramsci con V. A. Pastore. Ipotesi e riscontri », *Giornale critico della filosofia italiana*, serie VII, n° X/1, 2014, p. 187-211.

qu'il n'oubliera jamais – et le sens politique du mot « discipline », que Gramsci emploiera si souvent, est largement tributaire de ce sens d'abord intellectuel et scientifique. Plus précisément, cette rigueur philologique est attachée à une « discipline » particulière : la linguistique historique, cette « science du langage » (*glottologia*) dans laquelle Gramsci choisit de se spécialiser.

Science du langage et philologie

Gramsci étudie cette matière sous la direction de l'un des meilleurs linguistes de l'époque, le professeur Matteo Bartoli. Le lien intellectuel et la confiance qui unissent le maître et son élève sont tels que Gramsci est chargé, dès sa deuxième année d'université, de rédiger le cours polycopié de Bartoli¹. Il lui incombe aussi probablement de réviser une partie du lexique et de l'étymologie sarde du *Romanisches etymologisches Wörterbuch* alors mis au point par le linguiste romaniste suisse Wilhelm Meyer-Lübke². Bartoli forme Gramsci à une approche qui se concentre sur l'historicité des faits de langue, typique de l'école italienne fondée durant la seconde moitié du XIX^e siècle par Graziadio Isaia Ascoli, dont les travaux participent de la théorisation et de la compréhension des phénomènes d'*interférence linguistique*, c'est-à-dire d'action d'un centre d'irradiation linguistique sur un autre système, des effets produits par l'entrée en contact de plusieurs langues.

Bartoli participe pleinement à un mouvement de critique et de dépassement des théories linguistiques dominantes à l'époque positiviste, celles des néogrammairiens (allemands, pour l'essentiel) qui, sur la base d'une grammaire comparée, tendant à identifier des lois propres à l'évolution linguistique (et en particulier à la phonétique historique), visaient à recomposer abstraitement des langues mères archaïques (le concept même de l'indo-européen est né dans ce contexte). Il apporte une analyse très fine des facteurs non seulement historiques, mais géographiques de l'évolution des langues.

Dans les *Cahiers de prison*, Gramsci affirme que « l'innovation de Bartoli tient précisément en ce que, de la linguistique, étroitement

1. *Appunti di glottologia. 1912-1913. Un corso universitario di Matteo Bartoli redatto da Antonio Gramsci* (éd. par Giancarlo Schirru), Istituto della Enciclopedia italiana, Rome, 2016.

2. Giancarlo SCHIRRU, « Antonio Gramsci studente di linguistica », *Studi Storici*, vol. 52, n° 4, 2011, p. 925-973.

conçue comme une science naturelle, il a fait une science historique, dont les racines doivent être cherchées “dans l’espace et dans le temps” et non pas dans l’appareil vocal entendu physiologiquement¹ ». L’affirmation est sans doute exagérée, qui attribue au seul Bartoli l’ensemble de ce courant de la recherche, mais elle traduit une grande adhésion : pour Gramsci, son professeur est l’inventeur d’une approche linguistique que lui-même revendique. En réalité, Bartoli et Gramsci après lui doivent aussi beaucoup à l’école française, illustrée notamment par deux générations de linguistes du Collège de France ou de l’École des hautes études, celle de Michel Bréal, puis celle de Jules Gilliéron et Antoine Meillet.

L’école française se distingue par l’accent qu’elle porte à la dimension sociale dans l’approche historique du langage, l’une des prémisses de la notion gramscienne d’hégémonie². Dans son *Essai de sémantique*, Michel Bréal expliquait les évolutions sémantiques par les différents usages que les « classes de population » pouvaient faire des termes généraux de la langue³, et affirmait que « toutes les fois que deux langues se trouvent en présence, ou simplement deux dialectes, il se fait un travail de classement, qui consiste à attribuer des rangs aux expressions synonymes. Selon qu’un idiome est considéré comme supérieur ou inférieur, on voit ses termes monter ou descendre en dignité. La question de linguistique est au fond une question sociale ou nationale⁴ ».

Ascoli puis Bartoli ont de leur côté insisté sur l’aspect horizontal (géographique) de l’interférence linguistique. La dimension éminemment sociale des faits de langue traverse l’ensemble de la réflexion de Gramsci dans les rapprochements qu’il opère entre phénomènes hégémoniques et phénomènes linguistiques. Le chapitre que Bréal consacre à la métaphore et à son « importance pour la formation du langage⁵ » est au fondement de la conviction gramscienne selon laquelle la langue est par essence métaphorique :

Habituellement, quand une nouvelle conception du monde succède à une précédente, le langage précédent continue à être

1. Q 3, § 75 [§ 74], *QM* 1, p. 511.

2. Giancarlo SCHIRRU, « La categoria di egemonia e il pensiero linguistico di Antonio Gramsci », in Angelo D’ORSI (dir.), *Egemonie*, Dante & Descartes, Naples, 2008, p. 397-444.

3. Michel BRÉAL, *Essai de sémantique (science des significations)*, Hachette, Paris, 1897, p. 120-121.

4. *Ibid.*, p. 30-31.

5. *Ibid.*, p. 135-147.

employé mais, justement, il est alors employé métaphoriquement. Tout le langage est un processus continu de métaphores, et l'histoire de la sémantique est un aspect de l'histoire de la culture : le langage est à la fois une chose vivante et un musée des fossiles de la vie et des civilisations passées¹.

Gramsci tirait ces idées de Bréal, pour qui chaque langue avait son « musée des métaphores » : « toute une perspective historique se découvre à nous dans une métaphore »². D'où la primauté que Gramsci accorde au langage dans l'analyse des conceptions du monde et des civilisations. Elle est aussi l'une des causes les plus efficaces de son refus de tout dogmatisme, qui le conduit – à l'encontre de la plupart des marxistes – à ne pas prendre au pied de la lettre les principales métaphores dont Marx et Engels se servent pour exposer leurs thèses (en particulier celle qui fait de l'économie la *structure*, la *base* ou l'*anatomie* de la société) et, plus généralement, à reconnaître tout ce qui est d'ordre métaphorique dans la construction des sciences.

Gramsci a certainement étudié, dès 1912, plusieurs articles du successeur de Michel Bréal au Collège de France, Antoine Meillet³. Celui-ci y définit la langue comme un fait social (au sens de Durkheim) et affirme que chaque différence sociale se traduit par une différenciation linguistique. Pour qu'une langue s'impose aux autres, « il n'est ni nécessaire, ni suffisant qu'il y ait conquête », mais « il faut et il suffit qu'elle serve de support à une civilisation » (il en est ainsi par exemple du latin, qui « a pu se répandre partout où il servait à porter la civilisation gréco-romaine », mais « n'a guère pénétré là où cette civilisation existait déjà, sous la forme hellénique »)⁴.

Ces idées, que l'on retrouve dès les *Appunti di glottologia* (« Notes de science du langage ») de Bartoli et Gramsci⁵, reviennent en force

1. Q 11, 2°, § 16 [§ 28], QC, p. 1438 (reformulation d'une première rédaction datant de l'été 1930 : Q 4 [b], § 18 [§ 17], QM 1, p. 683).

2. *Essai de sémantique*, op. cit., p. 141. Voir aussi : « une métaphore étant devenue le nom de l'objet peut de nouveau, partant de cette seconde étape, être employée métaphoriquement, et ainsi de suite » (p. 147).

3. Parus dans la revue italienne *Scientia* entre 1908 et 1914, ces articles sont intégrés au volume *Linguistique historique et linguistique générale* (Slatkine/Champion, Genève/Paris, 1993 [Champion, Paris, 1921]).

4. *Ibid.*, p. 118-119.

5. L'une des deux conditions pour que naisse une innovation linguistique est « une civilisation qui ait une vie à ce point intense que son expansion serve de moyen de transmission de l'innovation linguistique » ; « Qu'est-ce que ça veut dire qu'un peuple conquiert un autre

dans les *Cahiers de prison*, où les notions de langage, de civilisation et de classe sont étroitement liées à celle d'hégémonie : « Le langage se transforme avec la transformation de toute la civilisation, par l'accession de nouvelles classes à la culture, par l'hégémonie qu'une langue nationale exerce sur les autres, etc.¹ ». Si l'on sait aujourd'hui qu'il est par trop réducteur d'affirmer que la « néolinguistique » de la lignée Ascoli-Bartoli serait à l'origine du concept gramscien d'hégémonie², une lecture diachronique des *Cahiers de prison* permet de reconnaître que Gramsci élargit progressivement son usage de la notion d'hégémonie, pour y incorporer des dimensions culturelles et intellectuelles qui s'appuient sur sa formation et sa réflexion en matière de linguistique historique. De fait, les sciences du langage exercent sur la pensée de Gramsci une fonction méthodologique, qui dépasse ses propres réflexions sur la langue et l'hégémonie : elles vont jusqu'à lui offrir un modèle épistémologique pour penser la question des régularités et causalités historiques et socioéconomiques selon des modalités alternatives et irréductibles aux sciences naturelles.

La linguistique comme arme

Dès les écrits de jeunesse, l'influence méthodologique de la linguistique historique se fait sentir. Il arrive que Gramsci en fasse usage dans un cadre polémique et politique, pour mieux contrer les arguments ou les attaques de ses adversaires. Si le *Corriere della sera* ironise sur la progression du niveau intellectuel des « idiots » qui composeraient la section turinoise du parti socialiste (d'aucuns prétendent que cette dernière refuse ceux qui auraient étudié au-delà de la troisième année d'école primaire), Gramsci répond, armé de ses compétences en sémantique historique :

Pesons les mots. Idiot : mot très noble, d'origine grecque. Idiot signifie avant tout simple soldat, soldat qui n'a aucun galon. Cela

peuple ? Ça veut dire qu'il lui impose par les armes, ou qu'il lui fait accepter par la fascination d'une supériorité spirituelle ses coutumes, ses institutions, sa façon de penser, dont on ne peut en aucune façon disjoindre sa façon de parler, les mots qui servent à indiquer ces institutions, ces coutumes, ces idées », *Appunti di glottologia, op. cit.*, p. 18 et 19. Meillet est par ailleurs cité à plusieurs reprises dans le cours.

1. Q 11, 2°, § 12 [§ 24], QC, p. 1428.

2. C'est la thèse que défendait Franco Lo Piparo dans une étude pionnière, mais en partie biaisée, *Lingua, intellettuali, egemonia in Gramsci*, Laterza, Bari, 1979.

signifie par la suite : celui qui pense par sa *propre* tête, qui est *en propre*, qui ne s'est pas encore assujéti à la discipline sociale en vigueur. [...] Idiot est celui qui est différent, qui pense et parle différemment de la majorité¹.

Usant de la technique étymologique que Bréal avait illustrée dans son *Essai de sémantique*, Gramsci contre le sens commun et renverse la valeur de l'insulte. Ses connaissances linguistiques lui donnent aussi des armes contre certains de ses adversaires qui avaient milité pour l'entrée en guerre de l'Italie (les interventionnistes) : elles l'aident à défendre la tradition philologique allemande, attaquée de toutes parts pour des raisons nationalistes, en particulier Ferdinand Schultz, auteur d'une grammaire latine très utilisée dans l'école classique italienne². À l'imbécillité de tous ces « Stenterelli », patriotes de carnaval, du nom d'un « masque » florentin symbolisant à ses yeux le petit-bourgeois italien superficiel, nationaliste et xénophobe³, Gramsci ne se contente pas d'opposer « les conquêtes de l'esprit humain supérieur à toutes les frontières et à toutes les races⁴ » : il vante le sérieux et la rigueur allemands dans l'étude des langues anciennes et dans le champ d'une romanistique qui concerne le patrimoine linguistique de l'Italie.

Ce plaidoyer n'a pas seulement un sens et une finalité politiques : il reflète la considération de Gramsci pour la philologie, qu'il exprime très jeune et manifesterà encore, bien plus tard, dans les *Cahiers*. Au sein d'un milieu politique qui n'en faisait sans doute pas sa priorité, il défend avec fougue les vertus de l'étude des langues mortes, qu'il assimile à une anatomie sur un corps vivant, « que l'on peut décomposer en tous ses éléments historiques sans que cette décomposition ne rejette les pestilences d'un cadavre⁵ ». Ce qui est particulièrement marquant, c'est l'association constante entre langue et histoire : la

1. « Cadaveri e idioti », *Avanti !*, 17 janvier 1917, cité dans Antonio GRAMSCI, *Scritti (1910-1926)*, vol. 2 [S 2] : 1917 (édité par Leonardo Rapone, avec la collab. de Maria Luisa Righi et la contrib. de Benedetta Garzarelli), Istituto della Enciclopedia Italiana, Rome, 2015, p. 40.

2. « Caratteri italiani : la difesa dello Schultz », *Avanti !*, 27 novembre 1917, S 2, p. 603-606 ; « Il presidente del "Soviet" degli scolaretti », *Avanti !*, 29 décembre 1917, S 2, p. 679-682.

3. Voir le texte nouvellement attribué à Gramsci, « La scuola di Stenterello », 15 juin 1917, S 2, p. 330-332.

4. « Le nuove energie intellettuali », *Il Grido del popolo*, 8 juin 1918, NM, p. 99-100.

5. S 2, p. 604.

conviction que l'étude des langues et de la linguistique dans une perspective philologique et historique est une voie d'accès royale à l'acquisition de la méthode historique, à la compréhension de ce qu'est l'historicité des phénomènes envisagés comme des réalités vivantes et concrètes :

L'étude philologique du latin habitue l'élève, le futur citoyen à ne rien négliger de la réalité qu'il examine, il fortifie son caractère, il l'habitue à la pensée concrète, historique, de l'histoire qui s'écoule harmonieusement, et ce en dépit des bonds et des secousses, car toujours la tradition continue, le passé continue, et souvent ce qui continue n'est pas ce qui est apparent mais ce qui est négligé, ce qui est ignoré et qu'il ne faut pas négliger ni ignorer¹.

De tels propos frappent d'autant plus si l'on prête attention à la date de leur rédaction : à la fin du mois de novembre 1917, lors d'une période révolutionnaire que Gramsci suit avec enthousiasme. L'attitude « révolutionnaire » n'est jamais synonyme chez lui de table rase du passé, et encore moins de refus de l'histoire, récente ou ancienne. C'est au regard de toute l'histoire que les révolutions prennent leur sens. L'insistance sur la vertu pédagogique de l'étude du latin – que l'on retrouvera développée dans les mêmes termes dans les notes du cahier 12 consacrées à l'école – est remarquable : l'élève « a plongé dans l'histoire, a acquis une intuition historiciste du monde et de la vie, qui devient une seconde nature² ». Ainsi, tant dans l'apprentissage scolaire et universitaire qu'au niveau de la recherche, l'étude diachronique de la langue apparaît aux yeux de Gramsci comme le meilleur moyen d'accéder au sens de la différence et de l'évolution historique, une manière de retrouver la vie d'un passé qui n'est mort qu'en apparence.

Mais si la langue est la meilleure expression du rôle et du poids de l'histoire, c'est aussi qu'elle offre de très fortes résistances à l'innovation, surtout quand celle-ci est volontaire ou artificielle : « rien n'oppose autant d'obstacles aux innovations que le langage³ ». L'historicité inhérente à la langue a nécessairement des implications, dont les politiques linguistiques doivent tenir compte. C'est avant

1. *Ibid.*

2. Q 12, § 2, QC, p. 1546.

3. « I re immortali », *Avanti !*, 30 avril 1916, S 1, p. 328.

tout le cas de l'internationalisme ouvrier. Gramsci saisit l'occasion de manifester sa ferme opposition à l'espéranto, alors promu dans les milieux socialistes. Le 24 janvier 1918, un « simple ouvrier » lecteur d'*Avanti !* propose que l'espéranto soit enseigné au sein de l'institut de culture socialiste que l'on prévoit de créer, afin de faciliter la communication des travailleurs de toutes origines. La réponse de Gramsci est sans appel :

Scientifiquement, la *langue internationale* est une sottise. Les langues sont des organismes très complexes et pleins de nuances, qui ne peuvent pas être suscités artificiellement. Elles n'ont jamais déterminé les formations nationales. Les nations se sont formées en raison des nécessités économiques et politiques d'une classe : la langue n'a jamais été que l'un des *documents* visibles et aptes à la propagande dont les écrivains bourgeois se sont servis pour susciter le consentement y compris chez les sentimentaux et les idéologues. C'est au contraire l'unité nationale qui toujours et partout a suscité la diffusion de la langue littéraire et traditionnelle parmi les couches cultivées d'une région déterminée¹.

Il est remarquable que cette opposition s'exprime dans un langage qui tisse très étroitement les principes et « les méthodes critiques du matérialisme historique² » et l'histoire de la langue. Aucune langue ne peut être créée, car elle est toujours surdéterminée par l'histoire, liée aux constructions nationales, sociales et économiques. Penser substituer une création artificielle à un processus qui ne peut être que « spontané », au sens bien particulier que Gramsci donne à ce mot, est illusoire : la langue est une réalité de la vie des peuples et inhérente aux rapports sociaux ; elle a partie liée avec l'activité pratique et la structuration tant verticale (rapports de classe) qu'horizontale (nations) des communautés, elle « dépend strictement de l'activité sociale complexe du peuple qui la parle³ ». Tant que cette existence des peuples repose sur des structurations nationales – tant que l'Internationale n'est pas socialement et politiquement réalisée –, la perspective d'une langue unique relèvera de la simple utopie.

1. « Contro un pregiudizio », *Avanti !*, 24 janvier 1918, cité dans Antonio GRAMSCI, *La Città futura. 1917-1918* ([CF], édité par Sergio Caprioglio), Einaudi, Turin, 1982, p. 593.

2. « Teoria e pratica. Ancora intorno all'esperanto », *Avanti !*, 29 janvier 1918, *CF*, p. 612-613.

3. « La lingua unica e l'esperanto », *Il Grido del popolo*, 16 février 1918, *CF*, p. 669.

La conviction que ce sont d'abord les peuples et les nations qui font l'histoire conduit Gramsci à un internationalisme bien particulier, qui prendra appui sur des réalités nationales pour penser leur mise en communication, et accordera, de ce fait, une importance primordiale à la question de la traduction ¹.

1. Romain DESCENDRE et Jean-Claude ZANCARINI, « De la traduction à la traductibilité : un outil d'émancipation théorique », *Laboratoire italien*, n° 18, 2016 [en ligne].

Chapitre 2

Temps de guerre

Gramsci fréquente Angelo Tasca, Umberto Terracini et Palmiro Togliatti, des étudiants qui, comme lui, sont proches des idées socialistes et lisent par ailleurs Croce, Gentile et les revues importantes du monde culturel et politique de l'époque, *La Voce* de Prezzolini et Papini ou *L'Unità* de l'historien méridionaliste Gaetano Salvemini. Gramsci est surtout proche de Tasca, qui milite depuis son adolescence dans les rangs du parti socialiste dont il devient un membre actif à l'âge de dix-neuf ans, en 1912, et espère dès lors faire de Nino « un camarade de bataille¹ ». À l'occasion de la grève des ouvriers métallurgistes du printemps 1913, Gramsci se rapproche de l'organisation des jeunes du PSI et s'inscrit au parti, probablement vers la fin de l'année 1913.

« Neutralité active et agissante »

À l'automne 1914, au moment où le débat s'intensifie autour de l'éventuelle entrée en guerre de l'Italie, Gramsci est d'abord tenté

1. Le 11 mai 1912, Tasca offre à Gramsci un exemplaire (en français) de *La Guerre et la Paix* de Tolstoï, ainsi dédié : « À mon camarade d'école – aujourd'hui – à mon camarade de bataille – je l'espère – demain » (le volume est conservé dans les archives Antonio Gramsci de la Fondation Gramsci ; voir Antonio GRAMSCI, *Epistolario*, vol. 1 : *Gennaio 1906-dicembre 1922* [E 1 ; édité par David Bidussa, Francesco Giasi, Gadi Luzzatto Voghera et Maria Luisa Righi, avec la collab. de Benedetta Garzarelli, Leonardo P. D'Alessandro, Eleonora Lattanzi, Luigi Manias et Francesco Ursini], Istituto della Enciclopedia Italiana, Rome, 2009, p. 145, note).

par l'abandon de la stricte neutralité prônée par le parti socialiste. Quelques jours après la parution de l'article de Benito Mussolini, directeur d'*Avanti!* (l'organe de presse du parti), contre la « neutralité absolue »¹, Gramsci écrit dans *Il Grido del popolo* un texte dont le titre reprend sa formulation : « Neutralité active et agissante »². Cet article répond à la critique d'Angelo Tasca envers Mussolini³. Ce dernier était à la tête de la tendance « intransigeante révolutionnaire », l'aile gauche du parti socialiste. Jusqu'alors, il figurait parmi les leaders dont les jeunes « intransigeants » turinois – Tasca au premier chef – se sentaient le plus proches.

Dans ce premier texte politique important, Gramsci délivre avant tout une analyse empreinte de réalisme. Il explique sa préférence pour une « neutralité active et agissante » par la nécessité pour les socialistes de prendre en considération les contraintes nationales (une attention à l'échelle nationale partagée par Mussolini, mais aussi par Tasca) : bien qu'internationaliste, le parti est « un État en puissance », ce qui lui confère, contre « l'État bourgeois », des responsabilités nationales⁴.

Cette position conteste en outre celle des « réformistes », principaux adversaires des « révolutionnaires » au sein du parti : ce sont eux, souligne Gramsci, qui promeuvent la « neutralité absolue », au nom de leur dogme fataliste, selon lequel le sens de l'histoire suffirait à lui seul à assurer le triomphe du prolétariat, sans que ce dernier n'ait même besoin d'agir. Pour leur part, les révolutionnaires conçoivent l'histoire comme « une création de leur esprit, faite d'une série ininterrompue de déchirures dans les autres forces actives et passives de la société, préparant le plus grand nombre de conditions favorables à la déchirure définitive [la révolution] »⁵. La « neutralité active et agissante » signifie alors que le prolétariat oblige activement la bourgeoisie à assumer la responsabilité d'entraîner l'Italie dans la guerre et de la conduire à la

1. Benito MUSSOLINI, « Dalla neutralità assoluta alla neutralità attiva ed operante », *Avanti!*, 18 octobre 1914.

2. « Neutralità attiva ed operante », *Il Grido del popolo*, 31 octobre 1914, S 1, p. 14-22. Proche des jeunes indépendants turinois, le méridionaliste Salvemini avait aussi critiqué, début août, la « neutralité absolue » : Gaetano SALVEMINI, « La neutralità "assoluta" » et « Fra la grande Serbia ed una più grande Austria », *L'Unità*, 7 août 1914 (proposant une « neutralité armée et, en cas de nécessité, même une intervention armée »).

3. Angelo TAsCA, « Il mito della guerra », *Il Grido del popolo*, 24 octobre 1914 (repris dans Alceo RIOSA, *Angelo Tasca socialista. Con una scelta dei suoi scritti (1912-1920)*, Marsilio, Venise, 1979, p. 132-137).

4. « Neutralità attiva ed operante », *loc. cit.*, p. 14.

5. *Ibid.*, p. 15.

catastrophe, permettant ainsi au parti socialiste de préparer le chemin vers un autre État, prolétarien : d'« effectuer cette plus grande déchirure qui marque le passage de la civilisation d'une forme imparfaite à une forme plus parfaite ».

Cette acceptation de la guerre pour des motifs révolutionnaires est d'autant plus remarquable qu'elle apparaît entièrement sous la plume de Gramsci : elle était absente du texte de Mussolini qui avait « mis en sourdine ses accents révolutionnaires ¹ ». La position de Gramsci, qui revient de fait à encourager la politique du pire pour de pures raisons stratégiques, paraît bien aventureuse. Elle se fonde en effet sur une anticipation du rapport de cause à effet entre guerre et révolution, et répond à trois principes ; les deux premiers (prise en compte du contexte national et lutte contre le déterminisme fataliste) perdureront dans sa pensée, tandis que le troisième, sans doute le plus décisif dans ce texte d'octobre 1914, est caractéristique du jeune Gramsci : il s'agit de la stratégie d'inspiration sorélienne, fondamentalement « classiste », consistant à rétablir la « division dichotomique » entre deux grandes classes antagoniques ². Gramsci estime alors que la guerre conduira au développement de la conscience prolétarienne indispensable à la lutte de classe.

Mussolini fonde immédiatement le journal interventionniste *Il Popolo d'Italia*, grâce aux financements abondants provenant de grands industriels italiens et des gouvernements français et anglais. Le premier numéro sort dès le 15 novembre, entraînant quelques jours plus tard l'exclusion de son directeur du PSI. Gramsci ne suit certes pas le même chemin que Mussolini, mais ce premier texte important suscite de vives réactions et provoque en grande partie une crise existentielle qui conduit son auteur à s'isoler et à rester silencieux pendant plus d'un an ³. De cette crise, à laquelle contribuent aussi la constitution malade de Gramsci et le grand dénuement dans lequel

1. Leonardo RAPONE, *Cinque anni che paiono secoli*, op. cit., p. 29.

2. Voir *supra*, p. 22, note 2. Pour Sorel, cette « idéologie de la scission » était indispensable à « tous les facteurs moraux des luttes historiques » – même si comme telle cette division « n'existe pas dans le monde réel », stratifié en couches sociales beaucoup plus fines et diversifiées (préface à Napoleone COLAJANNI, *Le Socialisme*, Giard & Brière, Paris, 1900, reprise dans Georges SOREL, *Saggi di critica del marxismo*, Milan/Naples, Sandron, 1903 [voir p. 390], puis dans *idem*, *Matériaux d'une théorie du prolétariat*, M. Rivière et C^{ie}, Paris, 1919, p. 175-200 [en particulier p. 187]).

3. On peut lire à ce sujet le témoignage de Tasca dans Giuseppe BERTI, *I Primi Dieci Anni di vita del Partito comunista italiano. Documenti inediti dell'archivio Angelo Tasca*, coll. « Annali Feltrinelli », Feltrinelli, Milan, 1966, p. 49. Pour une analyse détaillée

il se trouve, ne reste guère qu'une lettre de 1916 à sa sœur Grazietta, dans laquelle il rend compte, *a posteriori*, des nombreuses souffrances de cette longue période vécue « hors du monde » qui a conduit à ce « que soient coupés un à un tous les fils qui [l]'unissaient au monde et aux hommes »¹.

C'est au cours de cette période que l'Italie entre en guerre. Alors que la majorité des représentants du peuple italien préfère conserver une position de neutralité, le gouvernement dirigé par Antonio Salandra signe le pacte de Londres, dans le plus grand secret, le 26 avril 1915, qui l'engage dans la guerre aux côtés de l'Entente et contre les Empires centraux, en échange notamment des territoires frontaliers avec l'Autriche-Hongrie que l'Italie revendique depuis l'indépendance (les « terres irrédentes »). En à peine un mois – baptisé le « mai radieux » –, les interventionnistes réussissent par un activisme souvent violent à retourner le parlement et l'opinion publique, obtenant l'entrée en guerre officielle de l'Italie le 24 mai 1915.

Quand, en novembre 1915, Gramsci recommence à publier dans *Il Grido del popolo* et *Avanti!*, son engagement dans les rangs pacifistes, restés majoritaires au sein du parti socialiste, ne fait plus aucun doute. En janvier 1916, dans un article consacré aux socialistes interventionnistes encore inscrits au parti, il revient de façon allusive sur l'ensemble de cette crise, tout à la fois personnelle et nationale, marquée d'abord par son article d'octobre 1914 puis par l'entrée du pays dans la guerre : « je mentirais [...] si je ne disais pas que je fus parfois gagné et envahi par le doute. Je l'ai surmonté par un effort de l'esprit, en approfondissant ma conception socialiste, en aiguisant ma sensibilité humaine par une vision plus haute de l'histoire² ». Cet « aiguisement » et cet « approfondissement », touchant à la fois sa vision de l'histoire et sa pensée du socialisme, deviennent des caractéristiques majeures des très nombreux textes produits pour *Avanti!* et le *Grido* et de sa réflexion sur la Grande Guerre.

de l'article d'octobre 1914 et sur l'ensemble de cette question, voir Leonardo RAPONE, *Cinque anni che paiono secoli*, op. cit., p. 11-37.

1. *E* 1, p. 166.

2. « Barbonite », *Il Grido del popolo*, 15 janvier 1916, S 1, p. 96.

« *Canis nationalis, asinus universalis !* » :
pacifisme et antinationalisme

Les jeunes socialistes turinois relaient dans leurs journaux les rares voix du pacifisme européen qui parviennent à se faire entendre « au-dessus de la mêlée » des nations en armes. Dès septembre 1915, le directeur du *Grido del popolo*, Giuseppe Bianchi, avait préparé avec Angelo Tasca un numéro spécial intitulé *Pour un chevalier de l'humanité : Romain Rolland*¹. Contre les intellectuels et politiques, y compris de gauche, qui au prix de tous les renoncements continuent de pousser à la pire des boucheries, Gramsci mène un combat dans lequel il convoque Rolland dès janvier 1916². Au mois d'octobre de la même année, au sein d'un cycle plus vaste de leçons dédiées à la Révolution française, il consacre une conférence au recueil *Au-dessus de la mêlée*, soulignant que les idées qui y sont exprimées sont la suite logique du grand roman *Jean-Christophe*, autrefois encensé, dans *La Voce*, par ceux-là mêmes – Papini et Prezzolini – qui le dénigrent désormais en raison de son pacifisme³.

Quelques mois plus tard, il publie une partie du texte de Rolland « La route en lacets qui monte », un appel fondateur à constituer une union de l'Europe : « ces hommes qui, de leur tranchée à la tranchée d'en face, s'épient pour se viser, sont peut-être ennemis, ils ne sont plus étrangers. Un jour prochain, l'union des nations d'Occident formera la nouvelle patrie. Elle-même ne sera qu'une étape sur la route qui mène à la patrie plus large : l'Europe⁴ ». Les positions pacifistes, européennes et internationalistes d'un homme comme Rolland sont alors d'autant plus précieuses qu'elles sont opposées à celles que défendent désormais les partis socialistes presque partout en France et dans les autres pays belligérants, mais pas en Italie.

1. S 1, note p. 313.

2. « Intellettualismo », *Avanti !*, 11 janvier 1916, S 1, p. 86-87 (qui reprend en traduction italienne la dernière page de « Les Idoles », l'article de Romain Rolland paru dans le *Journal de Genève* en décembre 1914 et dans *Au-dessus de la mêlée* [P. Ollendorff, Paris, 1915]).

3. « Romain Rolland », *Avanti !*, 20 octobre 1916, S 1, p. 699-700.

4. Romain ROLLAND, « La route en lacets qui monte », *Le Carmel*, Genève, décembre 1916, repris dans *idem, Les Précurseurs*, Éditions de l'Humanité, Paris, 1920, p. 14-21 (p. 17). Le texte est publié sous le titre « "Coraggio, fratelli del mondo!" Un appello di Romain Rolland » dans *Il Grido del popolo*, le 26 mai 1917 et figurera dans le premier numéro de *L'Ordine nuovo* en mai 1919.

Or, pour Gramsci, la cause du socialisme et celle de la paix ne font qu'un. « Combien peuvent dire qu'ils ont fait pour la cause de la paix ce qu'ont fait les socialistes ? » écrit-il en mars 1916¹. Cet engagement se traduit par un combat incessant contre les va-t-en-guerre qui occupent la majeure partie de ses textes écrits dans les années 1916-1918. Et ce combat s'inspire aussi de positions venant d'autres rangs que ceux des socialistes. À la suite de Benedetto Croce, Gramsci fustige ainsi les « démocrates » qui justifient la guerre contre les peuples germaniques par des idéaux de « justice » : « la propédeutique de la guerre est faite avec des motifs et un point de vue démocratiques² » et l'on cache sous cette appellation « démocratique » de « principe de nationalité » ce qui est, en fait, la « volonté de puissance de la nation italienne », un véritable « impérialisme démocratique »³.

Mais il vise avant tout les nationalistes et les xénophobes chasseurs de « Boches » (il n'est pas rare que l'injure française soit reprise dans les textes italiens de l'époque), et lorsqu'il s'agit d'intellectuels, tels ceux qui sévissent dans son université, ses flèches sont d'autant plus acérées. Ainsi, il ne manque pas une occasion de lancer de savoureuses insultes au professeur et critique Vittorio Cian, comme lorsqu'il reconnaît la patte de « cet âne vêtu et chaussé » derrière la décision de la faculté des lettres d'interdire le recrutement de professeurs étrangers⁴. Il en est de même avec ces anciens socialistes passés dans le camp interventionniste, qui ne font que « déblatérer contre la *Kultur* allemande » qu'ils identifient aux « ténèbres du Moyen Âge » combattues en son temps par Giordano Bruno⁵. La figure du nationaliste est fréquemment associée à celle de l'âne.

Aussi étonnant que cela puisse paraître rétrospectivement, Giovanni Gentile est alors pour Gramsci une importante inspiration antinationaliste. « La nation n'existe que dans la mesure où on la fait », écrit Gentile début mars 1917 dans un article du journal bolonais *Il Resto*

1. « Inviti alla penitenza », *Il Grido del popolo*, 11 mars 1916, S 1, p. 265.

2. « La conferenza e la verità », *Avanti !*, 19 février 1916, S 1, p. 175.

3. « L'imperialismo democratico », *Avanti !*, 13 novembre 1916, S 1, p. 743. La critique de la justification de la guerre par des valeurs universelles de justice, alors qu'elle participe d'une logique de la lutte et de la force que Machiavel ou Marx ont notamment mise en évidence et que les « démocrates » prétendent nier, est un motif récurrent dans les textes de Croce des années de guerre. Voir, par exemple, Benedetto Croce, « Lo Stato come potenza », *La Critica*, vol. 14, n° 1, 20 janvier 1916, p. 80-82 (et S 1, p. 176).

4. « Da De Sanctis a... Cian », *Avanti !*, 18 janvier 1916, S 1, p. 105.

5. « Voci d'oltretomba », *Avanti !*, 10 avril 1916, S 1, p. 294-296 (et note 8).

del Carlino intitulé « Critique des lieux communs. Nation et nationalisme ». S'il en était autrement, l'homme ne serait qu'« une bête bizarre », « une espèce de *canis nationalis* » ; si ce « chien » existait, cela signifierait « la fin de toute culture, de toute vie de la pensée ; celle-ci ne peut avoir de valeur spirituelle si elle n'est pas universelle : *Canis nationalis, asinus universalis !* »¹. Six jours plus tard, Gramsci reprend dans *l'Avanti !* cette « expression magnifique » qui conclut l'« examen très profond de l'idéal nationaliste » par le philosophe².

Gramsci, qui aime tout particulièrement se faire « l'acide corrosif de l'imbécillité³ », y parvient à merveille quand il s'agit du nationalisme. Mais il ne s'en contente pas. Il veut aussi expliquer les raisons historiques qui empêchent le prolétariat et les socialistes de soutenir toute cause nationaliste. Un groupe social ne peut adhérer à une idée que si celle-ci est ancrée dans une réalité qui fait sens pour lui :

Le prolétariat ne peut pas vivre l'idée territoriale de patrie, parce qu'il est sans histoire, parce qu'il n'a jamais participé à la vie politique [...]. Son être politique s'est constitué à travers le socialisme ; dans sa conscience, le territoire n'a rien de spirituellement concret ; la nécessité nationale ne trouve son écho dans aucun souvenir passionnel spécifique, dans aucune souffrance, dans aucun martyr spécifique. Sa passion, ses douleurs, ses martyres, il les a éprouvés pour une autre idée, pour la libération de l'homme de toute forme d'esclavage, pour la conquête de toutes les possibilités pour l'homme en tant que tel, qui n'a pas de territoire, qui ne connaît d'autres limites que les inhibitions de sa conscience. En raison du socialisme, l'homme est ainsi retourné à ses caractéristiques génériques : voilà pourquoi nous parlons tant d'humanité et pourquoi nous voulons l'Internationale⁴.

Aucune abstraction, donc, aucun idéal « déraciné » derrière l'idée internationaliste et le refus de « l'idée territoriale », mais au contraire

1. Giovanni GENTILE, « Critica dei luoghi comuni. Nazione e nazionalismo », *Il Resto del Carlino*, 2 mars 1917 (repris dans *idem, Guerra e fede*, Ricciardi, Naples, 1919, p. 48-52) ; l'article est cité en note dans *S 2*, p. 166. Gentile emprunte lui-même l'expression « *canis nationalis, asinus universalis* » à un livre antinationaliste qui venait de paraître : Eugenio GIOVANNETTI, *Il Tramonto del liberalismo*, Laterza, Bari, 1917.

2. « Riapertura di esercizio », *Avanti !*, 8 mars 1917, *S 2*, p. 165.

3. « Qualche cosa », *Avanti !*, 3 septembre 1917, *S 2*, p. 444. Dans une lettre qu'il envoie à Gramsci, et semblant citer un jugement que celui-ci portait sur lui-même, Tasca parle dès septembre-octobre 1913 de son « esprit de corrosion » : *E 1*, p. 144-145.

4. « L'idea territoriale », *Avanti !*, 3 novembre 1916, *S 1*, p. 728-729.

la spécificité sociale et historique d'une classe qui n'est ancrée dans aucun territoire parce que c'est à travers la politique socialiste qu'elle a pu acquérir cette conscience de soi qui la fait exister en tant que classe. C'est le socialisme, et non la nation, qui donne au prolétariat la conscience de soi. On voit poindre ici l'idée marxienne d'une nécessaire articulation de la classe à la conscience de classe, clairement exposée par Sorel à partir de sa lecture croisée du *Dix-huit Brumaire* et du *Manifeste du Parti communiste*, et qui restera toujours fondamentale dans la réflexion de Gramsci¹. Cette conviction du caractère nécessairement construit, dans les consciences, des forces sociales collectives, s'accorde donc bien tout à la fois au socialisme de Sorel, alors très influent, et à l'idéalisme de Croce et de Gentile, dont Gramsci se revendique à l'époque.

On note cependant une inflexion sensible dans l'appréciation du nationalisme entre la toute fin de l'année 1917 et le début de l'année suivante, une époque marquée en Italie par le désastre de la bataille de Caporetto en novembre 1917 qui a notamment eu pour conséquence immédiate une recrudescence des sentiments nationalistes dans le pays. Dans le cadre d'une analyse attentive aux ancrages sociaux des courants politiques, Gramsci définit alors le nationalisme comme l'idéologie organique d'une bourgeoisie combattante qui n'en avait pas auparavant². Dans un texte intitulé « La fonction sociale du parti nationaliste³ », il montre comment le nationalisme sert les intérêts de l'« aristocratie capitaliste », grâce au protectionnisme et aux marchés que lui procurent les colonisations et la guerre ; pour se traduire en politique effective, cette doctrine a besoin d'un « État fermé, autoritaire, militariste » ; mais elle doit aussi s'accommoder d'un « réformisme de droite » résultant de la nécessité de prendre en compte « la formation d'un prolétariat assez fort et organique ». Ainsi, le nationalisme « théorise la collaboration entre des couches privilégiées : il confie à l'État et aux associations capitalistes la tâche d'élaborer des réformes et des lois sociales qui servent à désagréger le mouvement d'organisation des travailleurs⁴ ».

1. Georges SOREL, « Préface pour Colajanni », *loc. cit.*

2. « Il riformismo borghese », *Avanti!*, 5 décembre 1917, S 2, p. 629.

3. « La funzione sociale del partito nazionalista », *Il Grido del popolo*, 26 janvier 1918, CF, p. 598-601.

4. *Ibid.*, p. 600.

On peut voir dans ce texte une première esquisse de réflexion, appliquée ici au rapport entre idéologie politique et politique économique durant les derniers mois de la guerre, sur la nécessité de prendre en compte une partie des exigences et des besoins du prolétariat dès lors que l'on veut lui ôter de la force politique et organisationnelle, et d'intégrer une certaine dose de progrès social pour mieux « comprimer » ses potentialités révolutionnaires : ce qui, sous une forme beaucoup plus élaborée et complexe, recevra en prison le nom de « révolution passive », et sera appliqué non seulement au fascisme mais à l'ensemble de l'époque qui, dans les années 1920-1930, fait suite au cycle révolutionnaire de l'après-guerre.

Pour l'heure, Gramsci tire de cette association entre le nationalisme, le protectionnisme et la défense des intérêts de la grande bourgeoisie une conséquence qui, pour être logique, peut aujourd'hui surprendre de la part d'un socialiste : la défense fervente du libéralisme économique : « Pour cette raison aussi le prolétariat révolutionnaire est libéral ou, mieux, fait pression sur la bourgeoisie afin qu'elle devienne libérale : parce que le protectionnisme signifie fatalement l'absorption d'une partie des travailleurs dans le périmètre des intérêts économiques et politiques d'une partie de la bourgeoisie¹. » Ces positions en faveur du libéralisme économique le plus strict – le *liberismo* en italien, distinct du *liberalismo*, qui s'entend en un sens plus politique – sont particulièrement fortes chez le jeune Gramsci. Leur originalité se comprend mieux dès lors que l'on s'arrête sur la question du protectionnisme auquel elles s'opposent directement.

Protectionnisme et libéralisme

L'opposition de Gramsci au protectionnisme date de sa prime jeunesse : en Sardaigne, elle constitue l'un des principaux motifs de ses positions autonomistes. La politique protectionniste, promue, après une première période libre-échangiste, par les gouvernements du jeune royaume d'Italie à partir de la fin des années 1870 pour favoriser le développement industriel, a des conséquences catastrophiques sur une économie très majoritairement agricole. Surtout, à partir de 1887, le protectionnisme douanier provoque une véritable

1. *Ibid.*, p. 601.

« guerre douanière » avec la France, laquelle constituait jusqu'alors l'essentiel du marché de larges secteurs agricoles de l'Italie méridionale, et tout particulièrement de la Sardaigne. Gramsci évoque ce sujet de façon récurrente :

La crise dans laquelle l'Italie méridionale et les îles furent impitoyablement jetées avec la guerre des tarifs franco-italiens a été épouvantable. L'exportation des produits agricoles et du bétail vit se fermer ses marchés naturels et rentables. S'ensuivit une contraction de l'activité d'autant plus délétère que les forces productives étaient faibles et incertaines¹.

La faillite des grandes banques administrant le crédit agricole anéantit l'épargne des petits propriétaires fonciers et le prolétariat agricole fut jeté dans la misère. En Sardaigne, les conséquences furent dramatiques, non seulement pour une large part de la population morte littéralement de faim, mais pour l'ensemble du territoire et de l'écologie de l'île, désormais défigurée :

L'île de Sardaigne fut littéralement rasée au sol, comme après une invasion barbare : les forêts – qui régulaient son climat et la moyenne de ses précipitations atmosphériques – tombèrent afin que l'on puisse trouver une marchandise facile qui redonne des crédits, à l'inverse se mirent à pleuvoir les dépouilleurs de cadavres qui corrompirent les mœurs politiques et la vie morale. Quand on fait le voyage depuis Golfo degli Aranci jusqu'à Cagliari, quelques vieux bergers montrent encore ces montagnes de granit dénudé, qui scintillent sous un soleil torride, en rappelant qu'autrefois elles étaient recouvertes de forêts et de pâturages ; après la déforestation, les pluies torrentielles ont emporté dans la plaine et jusqu'à la mer toute la couche de terre utile².

Cette situation économique, sociale et environnementale catastrophique est celle dans laquelle Gramsci vit ses vingt premières années. Cela suffirait à expliquer son aversion viscérale pour le protectionnisme et ses positions favorables au libre-échange ; mais durant ses années turinoises l'une et l'autre sont amplement confortées par trois ordres de facteurs qui s'entremêlent : la guerre, les développements récents de la discipline économique et la spécificité de son socialisme.

1. « Uomini, idee, giornali e quattrini », *Avanti !*, 23 octobre 1918, *NM*, p. 367.

2. *Ibid.*, p. 367-368.

Les barrières douanières et les privilèges accordés aux produits nationaux en temps de guerre font nécessairement monter les prix, au détriment d'une large partie de la population nationale¹. Gramsci ne cesse de dénoncer des mesures de soutien aux productions agricoles qui ne bénéficient qu'aux grands propriétaires terriens mais ont des effets désastreux, tant sur le prolétariat rural que sur le prolétariat urbain, sur le sud comme sur le nord du pays². Dès 1916, il soutient que, contre des politiques protectionnistes qui opposent « les intérêts immédiats des campagnes à ceux de la ville, ceux d'une partie de l'Italie contre l'autre », l'action de résistance du prolétariat urbain est susceptible de jouer en faveur des paysans, et même de modifier « l'économie agricole italienne anachronique et décrépie » : « une grève à Turin contre une menace d'augmentation du prix du pain peut servir à sauver la Sardaigne et la Calabre de la manie désastreuse de couper les arbres pour semer le blé³ ».

Gramsci évoque fréquemment le journaliste anglais Norman Angell, qui avait dénoncé dès 1909 la *Grande Illusion* si répandue selon laquelle la guerre pourrait enrichir et faire progresser la nation qui la gagnerait ; le livre démontrait qu'elle ne profiterait à personne et qu'à l'inverse le libre-échange devait créer une interdépendance entre les nations favorisant la paix et leur enrichissement mutuel⁴. L'association entre pacifisme et capitalisme bien compris – c'est-à-dire libre-échangiste – est pour Gramsci une vérité que la Première Guerre mondiale ne remet aucunement en cause, du moins pas avant son terme. Il entend repartir de cette vérité pour lui insuffler un « esprit révolutionnaire » qui détruit à jamais la conception illusoire de la guerre comme facteur de richesse, qui voile la réalité d'un enrichissement effectif des seuls intérêts privés « parasites », au détriment de la collectivité.

Ces positions favorables au libéralisme économique ne sont pas propres à Gramsci : elles sont alors majoritaires au sein du Parti socialiste italien, et ce au moins depuis son XIV^e congrès qui s'était tenu à Ancône en avril 1914, tout particulièrement chez les adversaires des réformistes. Elles ne s'expliquent pas uniquement par l'opposition du parti à la guerre ni par le constat des effets politiques, militaires et sociaux désastreux du protectionnisme.

1. « Prodotti nazionali », *Avanti !*, 9 avril 1916, S 1 p. 292.

2. « Clericali ed agrari », *Avanti !*, 7 juillet 1916, S 1, p. 513-514.

3. *Ibid.*, p. 514.

4. « La grande illusione », *Avanti !*, 24 juillet 1916, S 1, p. 535-537.

Table

Introduction	5
--------------------	---

Première partie
Formation d'un intellectuel socialiste
(Turin, 1911-1919)

Chapitre 1. Gramsci à Turin	21
Une capitale ouvrière et universitaire.....	21
Science du langage et philologie	25
La linguistique comme arme	28
Chapitre 2. Temps de guerre.....	33
« Neutralité active et agissante ».....	33
« <i>Canis nationalis, asinus universalis!</i> » : pacifisme et antinationalisme.....	37
Protectionnisme et libéralisme	41
« Dans la guerre, nous voyons aussi les hommes »	46

Chapitre 3. « Le socialisme, c'est-à-dire l'émancipation » : le rôle de la culture	52
L'influence de <i>La Voce</i>	52
Pas de révolution sans formation culturelle	55
La culture et l'instruction à l'assaut de l'autoritarisme	61
Un amour politique pour la musique.....	64
Les subalternes doivent se réappropriier les traditions culturelles.....	67
 Chapitre 4. Socialisme, morale et religion	72
« Notre évangile est la philosophie moderne »	73
La cité future	76
Combattre le fatalisme, « poids mort de l'histoire »	80
 Chapitre 5. Gramsci, philosophe idéaliste ?	84
Idéalisme et immanentisme	85
Historicité de la philosophie, contemporanéité de l'histoire	88
Un volontarisme exacerbé.....	91
 Chapitre 6. Le tournant de la révolution russe	95
Lire Marx avec des lunettes néo-idéalistes	96
« La révolution contre <i>Le Capital</i> »	100
Intransigeance dans l'action et tolérance dans la discussion.....	107
La fin de la guerre : vers un nouvel ordre international bipolaire.....	110
... et vers la révolution.....	114

Deuxième partie
Le militant révolutionnaire
(1919-1926)

Chapitre 7. <i>L'Ordine nuovo</i>, Turin	123
« Nous voulions faire, faire, faire »	124
Des soviets à l'italienne : les commissions internes	127
Les premiers conseils ouvriers : Fiat-Centro et Brevetti	130
Le programme des délégués d'usine.....	134
La « scission d'avril » 1920	136
L'occupation des usines (septembre 1920)	142
« Pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté ».....	148
Le sentiment de la défaite.....	154
 Chapitre 8. Devenir un communiste de parti	 158
Gramsci, directeur de <i>L'Ordine nuovo</i> quotidien (janvier 1921-mai 1922)	161
La situation italienne : le fascisme, les luttes ouvrières...	165
Le parti italien et l'Internationale	168
Les <i>Arditi del popolo</i>	170
L'Alliance du travail.....	172
 Chapitre 9. Gramsci au pays des soviets, entre amours et politique	 175
Rencontres au sanatorium.....	176
À pied d'œuvre pour l'Internationale	179
Échec du projet de fusion avec les socialistes italiens ...	182
Les très chères camarades Eugenia et Giulia Schucht...	186
 Chapitre 10. Vienne, Giulia et les camarades	 189
Partir du mouvement spontané des masses.....	195
L'hégémonie du prolétariat ou l'alliance nécessaire entre ouvriers et paysans	201

Chapitre 11. Le retour en Italie et l'affaire Matteotti	207
« À bas le gouvernement des assassins ! »	209
Secrétaire général du PCd'I	214
Renforcer le parti sans ménager sa peine	219
Chapitre 12. Lutter pour organiser le Parti	225
Le « Sarde bossu » face aux fascistes.....	229
Lutttes intestines au PCd'I.....	232
Giulia, Delio et Eugenia à Rome	236
Succès et innovations au III ^e congrès du PCd'I organisé dans la clandestinité.....	239
Chapitre 13. Faire le point avant la tempête	244
La lettre au comité central du parti soviétique	245
Les <i>Notes sur le problème méridional</i>	250
L'« hégémonie du prolétariat », ou comment s'allier avec la paysannerie.....	255
8 novembre 1926 : l'arrestation.....	260

Troisième partie
Le prisonnier
(1926-1937)

Chapitre 14. De l'arrestation au procès	271
Quarante-quatre jours à Ustica.....	272
Milan : l'instruction du procès	275
Fin septembre 1927, l'hypothèse d'un échange.....	279
Chapitre 15. « Une étrange lettre » et ses conséquences.....	280
« <i>Onorevole Gramsci, vous avez des amis qui certainement désirent que vous restiez un bout de temps en prison</i> ».....	281
L'hypothèse d'un échange d'État à État	285
Tenir le parti italien à l'écart des tractations	288

Chapitre 16. Le procès contre les dirigeants communistes...	294
La partie est jouée d'avance	295
Vingt-cinq ans de prison requis contre « l'âme de tout le mouvement »	298
Un procès purement politique.....	299
Chapitre 17. Matricule 7047, maison pénale de Turi	302
Tania, courroie de transmission avec l'extérieur et le parti	304
Un programme intensif de lectures littéraires et linguistiques.....	309
« Esprit populaire créateur » et « conception complexe » du temps (19 mars 1927)	314
Étudier et « mettre de l'ordre dans ses idées » (1927-1929).....	316
Croce, Marx, Boukharine	320
Réflexion sur l'américanisme et le fordisme.....	327
Chapitre 18. L'atelier des <i>Cahiers</i>	329
Une structure mosaïque.....	330
Terminologie, censure et autocensure.....	339
Le déclenchement de la pensée : les notes 43 et 44 du cahier 1 (février-mars 1930)	343
Chapitre 19. Les paroles de Gennaro, le silence de Giulia...	351
Gennaro Gramsci à Turi, d'étranges retrouvailles	351
Le silence de Giulia : « l'autre prison ».....	357
Interférences soviétiques.....	360
Chapitre 20. Faire retour à Marx pour repenser la philosophie marxiste	365
Pour Marx et Labriola, contre Boukharine et Croce : les premières <i>Notes de philosophie</i> (mai-août 1930).....	366
« C'est seulement quand on crée un État qu'il est véritablement nécessaire de créer une haute culture »...	369

Opposer un « centralisme démocratique » au « centralisme organique »	373
Repenser le rapport structure/superstructures	377
Du matérialisme historique à la philosophie de la praxis (septembre-novembre 1930)	381
Chapitre 21. Assemblée constituante	
et « guerre de position »	389
« Le coup de poing dans l'œil »	389
Transformer la conscience historique et politique du peuple	394
Un profond désaccord avec la ligne du parti	399
Une stratégie alternative : la « guerre de position »	402
Chapitre 22. Les concepts politiques : l'hégémonie	
et ses harmoniques	409
« S'élever à la phase d'hégémonie politico-intellectuelle »	410
La fonction des intellectuels	414
L'État « dans sa signification intégrale »	417
Hégémonie de la bourgeoisie : un processus historique	420
« L'appareil hégémonique », « l'exercice normal de l'hégémonie » et la « crise d'hégémonie »	421
Machiavel et le « Prince moderne »	426
« La guerre de position, en politique, c'est le concept d'hégémonie »	431
Hégémonie et démocratie	434
Chapitre 23. Pour une philosophie de la praxis	436
Le congrès d'Oxford	436
L'unité de la théorie et de la pratique	440
Face à l'évolution de la « discussion philosophique » en Union soviétique	444
Tous philosophes : vers un nouveau sens commun	452

Chapitre 24. De l'Anti-Croce au « philosophe démocratique »...	457
L'histoire « éthico-politique »	457
Traductibilité	464
La traductibilité en acte : la religion, le langage et le philosophe démocratique (cahiers 10 et 11, été 1932).....	471
Chapitre 25. Penser l'état du monde	479
« Révolution passive » et « guerre de position »	480
« Américanisme ».....	483
« Le nouvel industrialisme » et la stratégie des subalternes	489
Fascisme et URSS : deux régimes « qui se posent comme totalitaires »	493
L'Union soviétique peut-elle sortir de « la phase de primitivisme économique-corporatif » ?.....	498
Sur Staline et Trotski.....	505
Chapitre 26. « La volonté de résister »	509
Le transfert à Formia	511
La « grande tentative » et la liberté surveillée.....	514
Revoir Giulia	521
À bout de forces	524
« Tout un cycle de ma vie se terminera peut-être définitivement »	527
Conclusion	531
Présentation des sources et abréviations.....	537
Repères chronologiques.....	541
Bibliographie essentielle en français	549
Index des noms de personnes	553



Cet ouvrage est imprimé
sur du papier issu de forêts
gérées durablement.

Antonio Gramsci (1891-1937) reste l'un des penseurs majeurs du marxisme, et l'un des plus convoqués. *L'Œuvre-vie* aborde les différentes phases de son action et de sa pensée – des années de formation à Turin jusqu'à sa mort à Rome, en passant par ses activités de militant communiste et ses années d'incarcération – en restituant leurs liens avec les grands événements de son temps : la révolution russe, les prises de position de l'Internationale communiste, la montée au pouvoir du fascisme en Italie, la situation européenne et mondiale de l'entre-deux-guerres. Grâce aux apports de la recherche italienne la plus actuelle, cette démarche historique s'ancre dans une lecture précise des textes – pour partie inédits en France –, qui permet de saisir le sens profond de ses écrits et toute l'originalité de son approche.

Analysant en détail la correspondance, les articles militants, puis les *Cahiers de prison* du révolutionnaire, cette biographie intellectuelle rend ainsi compte du processus d'élaboration de sa réflexion politique et philosophique, en soulignant les *leitmotive* et en restituant « le rythme de la pensée en développement ».

Au fil de l'écriture des *Cahiers*, Gramsci comprend que la « philosophie de la praxis » a besoin d'outils conceptuels nouveaux, et les invente : « hégémonie », « guerre de position », « révolution passive », « subalternes », etc. Autant de concepts qui demeurent utiles pour penser notre propre « monde grand et terrible ».

Romain Descendre et **Jean-Claude Zancarini** animent, depuis une dizaine d'années, un séminaire sur les *Cahiers de prison* à l'École normale supérieure de Lyon. Ils ont dirigé *La France d'Antonio Gramsci* (ENS éditions, Lyon, 2021).



éditions la découverte
www.editionsladecouverte.fr

27 €

04-2023

ISBN : 978-2-348-04480-9



9 782348 044809